

mu R 1771

Soixante-quatrième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1968.

Mes chers confrères,

Je suis incorrigible. Je crois aux mots, surtout à d'aucuns lourds de vertus exaltantes. Les mots-fanfares et les mots-violons. Je les aime aussi clairs et nets. C'est sans doute un tort. Les poètes nous le démontrent chaque jour. Pour eux, un mot débouche sur des régions pleines de mystère et se pare sans peine d'un sens second. Ils ont, dans ce domaine, des émules redoutables : les politiques. Pour ceux-ci, les mots sont des étiquettes collées sur d'amères potions, lesquelles sont toujours promues remèdes bénéfiques. Mais les effets en sont parfois bouleversants et, pour l'heure, je l'avoue, je suis bouleversé.

Je comptais vous entretenir du groupe du roman, qui vient de manifester sa discrète existence en marge du plan quinquennal de la culture. Que dans notre pays, saturé de poètes, dix confrères s'affirment romanciers et recueillent plus de quatre-vingts signatures pour appuyer leurs vœux est un fait digne d'attention. Ces

vœux, je m'empresse de le dire, sont tout à fait respectables. En effet, à quelques détails près, ils ressemblent comme des frères à des propositions transmises, il y a plus de trente ans, à l'A.E.B., où MM. Hubert Krains et Georges Rency les adoptèrent avec enthousiasme. Ces confrères sont morts avant d'avoir pu réaliser le vaste projet issu de ces cogitations, mais leurs successeurs, je n'en doute pas, poursuivent ces travaux dans l'ombre propice de la Maison Camille Lemonnier. J'attends en confiance et j'engage le groupe du roman à faire de même.

J'aurais voulu m'étendre benoîtement sur ce sujet, mais les événements politiques m'ont détourné de cette sérénité imperméable vers quoi je tends, en fidèle adepte de notre corporation.

J'étais encore très jeune quand Georges Duhamel me conseilla de ne jamais faire de politique. Le conseil était bon, mais parfois difficile à suivre. Si les jeux du Palais de la Nation et de ses alentours ne m'ont jamais passionné, je demeure sensible, hélas, à ceux qui se jouent sur le Grand Théâtre du Monde, pour parler comme Calderón. Ces jeux, me direz-vous, sont à peine plus cruels que ceux du Moyen Age, y compris la torture, et les descendants d'Ivan le Terrible peuvent donner la main à ceux de Washington. Il s'y ajoute aujourd'hui l'outrage fait aux mots. Si chacun en garde quelques-uns au fond de soi comme un trésor très cher, il en est un toutefois dont le pouvoir fascinant enflamme des millions d'hommes : c'est le mot Liberté.

Eh oui, je sais qu'elle n'existe plus à l'état pur, puisque la civilisation la bride de ses entraves, mais j'entends la liberté permise, dont la plus précieuse est celle de l'opinion. A ce titre, une fois n'est pas coutume, l'Amérique donne à l'Europe un magnifique exemple. Les journaux peuvent y imprimer tranquil-



lement que M. Johnson est un louche personnage aux collusions certaines, comme on a pu le lire dans « Ramparts » et Madame Barbara Garson peut faire jouer une parodie de Macbeth où le même Johnson, sous un déguisement à peine voilé, est accusé d'avoir assassiné le président Kennedy. Mais en France, malgré sa devise, il faut marcher au pas, respecter le Président et suivre ses consignes. Les journalistes de l'O.R.T.F. l'ont appris à leurs dépens. En Belgique, tout se limite à quelques discrets appels au sens patriotique de la grande presse, toujours prête à prêter main forte pour nous faire penser droit.

Aussi, dans l'ensemble, le Belge pense-t-il droit et celui qui ne le fait pas s'arrange pour que personne n'en sache rien. J'appelle penser droit, penser comme son parti, comme son journal. Je ne parle ni de la TV. ni de la radio, où l'on ne pense pas. Mon malheur, c'est qu'en dépit de mes efforts, je n'arrive pas à penser droit. Le calme serein de mes compatriotes me fait envie. Certes, ils ne sont pas insensibles et la défaite d'un vélodrome peut les toucher comme une atteinte à notre prestige national, mais ils se défendent de toute passion à propos d'événements lointains. C'est une question de distance. A ce titre, la Tchécoslovaquie les touche plus que le Vietnam ; mais enfin, ce n'est pas à nos portes.

Déjà Omar Khayyam disait : « Le bruit des tambours ne plaît qu'à distance ». Qu'aurait-il dit du roulement des tanks ? Peu convaincus par ces moyens de persuasion, les rédacteurs de la revue « Literarni Listy » se sont sabordés au nom de la liberté. Et me voilà vibrant d'enthousiasme ! Et de cœur avec eux quand ils lancent un « Appel aux écrivains, aux artistes et aux intellectuels du monde entier » pour protester contre ces formes brutales d'intimidation. Et vous ? Pour moi, ces confrères ont raison et la raison est au-dessus de l'autorité comme l'affirmait naguère



Guillaume Durand de Saint-Pourçain, surnommé « Doctor Resolutissimus ». Aussi, malgré les conseils me rappelant à la prudence proverbiale de nos ancêtres et de mes contemporains, je n'ai pu résister à me mêler de cette aventure parfaitement étrangère à nos soucis wallons, flamands et bruxellois, belges pour tout dire. J'ai écrit à l'A.E.B. et au P.E.N.-Club pour que, alertés par nos chefs de file, nous nous ralliions tous à cette protestation. Jusqu'ici je n'ai pas reçu de réponse. Aurais-je mal fait ? Si je me suis trompé, si mon initiative est jugée intempestive, inopportune ou déplacée, je n'ai plus qu'à présenter mes excuses, en répétant ce que j'ai écrit au début de cette missive : je suis incorrigible, mais dussé-je rester seul, je protesterai.

ROGER AVERMAETE.

P.S. - J'apprends, in extremis, qu'un télégramme de protestation a été envoyé au Kremlin au nom du P.E.N.-Club. Fort bien, mais j'aimerais tout de même être avisé quand on proteste en mon nom. Et vous ?

L'A.E.B. compte faire mieux, m'annonce son président, également in extremis. Bravo !